

L'adresse de Sutzkever extrait

David G. Roskies

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roskies, D. G. (2013). L'adresse de Sutzkever : extrait. *Moebius*, (139), 145–148.

DAVID G. ROSKIES

L'adresse de Sutzkever (extrait)

À la fin mai 1967, ma mère a décroché le téléphone de notre résidence à Montréal afin d'appeler le poète yiddish Avrom Sutzkever à Tel Aviv. Grâce aux gros titres criants des trois quotidiens yiddish auxquels nous étions abonnés, elle savait que le secrétaire général des Nations Unies, U. Thant, avait acquiescé à la demande du président de l'Égypte, Gamal Abdel Nasser, de déplacer d'urgence les troupes des Nations Unies à l'extérieur du Sinaï. En prévision de la guerre, les Égyptiens et les Syriens massaient leurs troupes aux frontières d'Israël, pays que le reste du monde avait pratiquement abandonné à son propre sort. Maman offrit d'envoyer des fonds afin que Sutzkever, son épouse Freydke et leur fille Mirele, prennent un vol à destination de Montréal pour trouver la sécurité.

Ce que Sutzkever lui a répondu, je ne l'ai jamais su. Ils ne s'étaient pas rencontrés en personne depuis fort longtemps; lorsque mes parents avaient quitté Vilna en 1930, Sutzkever, né en 1913, était un adolescent, et leurs chemins ne s'étaient jamais croisés. Mais le salon montréalais de Maman, qui recréait le monde des locuteurs de langue yiddish, était tout aussi connu que ses dons financiers aux poètes et aux artistes yiddish; et à la fin des années 1950, ils s'étaient rencontrés enfin. Mon hypothèse est qu'il s'était moqué de sa proposition de l'aider à quitter Israël.

À cette période, en tous cas, je me trouvais à Boston, pour ma deuxième année d'études à Brandeis; j'étais alors un Juif « exilique » confirmé, un disciple de George

Steiner, théoriquement fidèle à aucune patrie et sans aucune obligation envers un lieu spécifique. Selon moi, qui avais atteint l'âge cosmopolite de dix-neuf ans, aucun individu ne pouvait revêtir le manteau de l'autorité morale juive, enseigner les traditions authentiques, ou parler pour les défunts sacrés, à moins d'être né dans l'Ancien Monde, comme c'était le cas des théologiens A. J. Heschel et Joseph Dov Soloveitchik, des écrivains comme Élie Wiesel et I. B. Singer, et des intellectuels tel que Nahum Glatzer l'avait été. Ou encore, de manière radicalement contrastée, comme Herbert Marcuse, un autre Européen qui enseignait à Brandeis et qui avait atteint l'apogée de son influence.

À l'instar de millions d'individus de ma génération, je participais en chantant les hymnes de protestations auxquels nous avait initiés l'un des nôtres, Bob Dylan (né Zimmerman). Quand il s'agissait de séduire des filles, toutefois, j'avais recours au yiddish que j'avais appris sur les genoux de ma mère. Ma chanson la plus efficace, et de loin, était « Beneath the Whiteness of Your Stars », écrite par Sutzkever et mise en musique dans le ghetto de Vilna durant la Seconde Guerre mondiale. « *Beneath the whiteness of your stars /, chantais-je, Stretch out toward me with your white hand / All my words are turned to tears / They long to rest within your hand.* » Des histoires de maman, j'avais appris que les chansons yiddish fonctionnaient de manière invariablement magique, bien que ce qui se déroulait ensuite, elle ne me l'avait jamais appris.

Mais en mai 1967, que j'aie été aspirant cosmopolite ou non, c'était pour l'État juif que je ressentais un profond attachement. Je fus alors doublement déçu par la réponse de mes parents lorsque, durant la première semaine de juin, lorsqu'il était certain que la guerre au Moyen-Orient allait éclater, j'ai demandé leur permission afin d'être bénévole pour le front israélien. Ils prétendirent que j'étais dépourvu de toute connaissance pratique. Qui plus est, même dans l'éventualité où la guerre se terminerait par une victoire d'Israël, il était déjà prévu que je quitte le foyer familial deux mois plus tard, afin de compléter mon année d'études junior à Jérusalem. Ils avaient raison ; et je n'ai pas bougé. En effet, au moment où je suis arrivé en Israël à la fin de l'été, en tant que membre du plus

grand groupe d'étudiants que les American Friends of the Hebrew University n'avaient jamais envoyé – nous étions au moins trois cents –, une véritable armée d'enfants qui avaient exactement mon âge avaient combattu l'adversaire arabe et libéré la vieille ville de Jérusalem.

Tout en suivant des cours de littérature yiddish à l'Université hébraïque de Jérusalem, j'avais prévu explorer le paysage yiddish d'Israël. Rapidement, j'ai trouvé quelqu'un qui était encore vivant. Dans le seul annuaire téléphonique de Tel Aviv, il y avait plus de romanciers, poètes, essayistes, journalistes, acteurs, directeurs, penseurs, intellectuels et leaders communautaires yiddish que je ne pouvais espérer en rencontrer durant mon séjour de dix mois au pays. Le combiné du téléphone en main, j'appelai le monde yiddish en entier, en utilisant chaque fois les mêmes mots d'introduction : « *Kh'veys Dovid Roskies. A student fun Kanàde. Kh'volt zeyer veln zikh bakenen mit aykh.* Mon nom est David Roskies. Je suis un étudiant canadien. J'aimerais beaucoup faire votre connaissance. »

En tête de ma liste, figuraient les légendes vivantes de Vilna qui avaient connu mes parents durant leurs années d'étude. Je commençai avec Izye Rosenshein et passai ensuite au Dr Alexander Libo, l'élégant capitaine de l'équipe d'avirons macchabée de Vilna, qui était resté caché dans un abri souterrain ; parmi le cercle des intimes de mes parents, il était le seul qui avait survécu à la guerre et il exerçait toujours la médecine à Tel Aviv à la fin de ses soixante-dix ans. Les patients que j'ai aperçus dans sa salle d'attente étaient aussi âgés que lui et parlaient toutes les langues européennes, mais pas l'hébreu. Devant un verre de jus de raisins israélien, un breuvage auquel j'étais déjà accro, Izye Rosenshein m'a dit qu'un jour, en 1944, au moment où l'Armée rouge libérait Vilna, ce qui préoccupait madame Libo était de savoir si sa robe serait encore considérée en vogue par les femmes qui étaient dorénavant au ciel.

Je m'étais engagé davantage, cependant, dans ma rencontre avec Mark Dvorzhetski, un autre physicien célèbre de Vilna qui vivait à présent au Dizengoff Square de Tel Aviv. Homme costaud aux énormes sourcils noirs, complètement chauve, il m'accueillit à la porte de ce qui

semblait être un appartement raffiné. Plus jeune que le Dr Libo d'environ deux décennies, il parlait le même yiddish de Vilna que les Palevskys de New York et Tevke (Ted) Sheres à Montréal – tous des anciens partisans – à la diction précise et relevée.

Je lui avais apporté une copie de ma pièce, *Hineni*, dont nous avons donné une représentation à Brandeis, à la fois dans la version anglaise originale et dans la traduction yiddish. Dans ce drame portant sur la révolte ratée du ghetto de Vilna en 1943, dis-je au Dr Dvorzhetski, les répliques du narrateur étaient calquées intégralement sur l'ouvrage *Apologia of a Physician*, un essai qu'il avait écrit à Paris peu après la guerre. « Les pensées sont inquiétantes et les souvenirs, en émoi, lit-il en retroussant ses énormes sourcils. Comme mes grands-pères avant moi, je me lève à minuit pour pleurer la destruction du Temple. C'est l'ancienne cérémonie de rêveries nocturnes dans un forme nouvelle, et avec un contenu original. » Il était curieux de savoir comment j'avais représenté Jacob Gens, le directeur de Judenrat, et d'apprendre si le fils de Zelig Kalmanocitsh, Shalom Luria, vivait dans un *kibboutz*? Il ne me demanda rien à propos de ma personne ou de ce qui avait pu motiver un jeune Juif né au Canada à parler le yiddish couramment. J'avais cherché à communier avec son chagrin, et c'était suffisant.

David G. Roskies, *Yiddishlands: A Memoir*, Detroit, Wayne State University Press, 2008.

Traduit de l'anglais par Chantal Ringuet.

David G. Roskies (1948 –), natif de Montréal et ancien élève des écoles JPPS (École primaire et secondaire), a complété sa formation académique à l'Université hébraïque de Jérusalem et à l'Université Brandeis, institution où il a reçu son doctorat en 1975. En 1981, il a cofondé *Prooftexts: A Journal of Jewish Literary History* et, depuis 1998, il est le rédacteur en chef de la New Yiddish Library. Il détient la Sol & Evelyn Henkind Chair in Yiddish Literature and Culture au Jewish Theological Seminary de Boston. Il est aussi le professeur invité en études yiddish Naomi Prawer Kadar à l'Université hébraïque de Jérusalem. En 2012, Roskies a été élu à l'American Academy of Arts and Sciences.